

## SEPT FOIS VENISE

"J'suis verte. J'ai manqué mon train. Il est seize. Il partait à treize". Je tombe, gare de Bercy, sur ce cri lancé dans un portable. Je tombe sur ce cri, mais je ne tombe pas. Loin d'être verte, je rougeoie de m'être trop dépêchée. Première arrivée du groupe qui m'emmène à Venise, je trompe mon attente en chantonnant : "Il est seize. Il partait à treize". Un refrain pour comédie musicale. On enchaînerait à un train raté une ribambelle de quiproquos rocambolesques. "Il est seize. Il partait à treize" reprendrait au final, en dansant, un chœur de voyageurs...

Quatorze heures plus tard, à la station Santa Lucia, l'embarcadère du vaporetto roule doucement sous nos pieds. La nuit en train ne m'a pas apporté le bercement espéré. Elle a été heurtée, insomniaque et bruyante, mais vient de s'effacer.

Trois mastodontes des mers croisent devant l'horizon. J'apprendrai qu'il s'agit du "Ruby Princess", du "Costa Victoria" et du "Sea Star". Ces trois immeubles flottants baladent sans émettre un son et sans faire un pli dans l'eau leurs neuf étages de cabines, leurs trois mille touristes, leurs mille hommes d'équipage et leurs piscines, salles à manger, salles de sport, salons... j'en oublie, bien sûr... Certains obèses donnent cette impression d'immense placidité... On ne les voit pas se déplacer. Mais qu'on les lâche des yeux et, l'instant suivant, on ne les retrouve pas à la place où on venait de les voir. On s'inquiète près de moi : "Les dégâts que ça doit faire. Ça doit saper les pilotis". Tu parles !

Il fait chaud. La grande lumière bleu gris blesse les yeux. Un voilier trois mâts sans voile est accosté pas loin. Une foule agitée se presse autour du vaporetto. La même foule qu'aux heures de pointe dans le métro parisien. A Venise comme à Paris, on se sent pris dans des intimités forcées, des bousculades, des piaillements, gloussements, rigolades et agacements. Les mêmes commandements se font entendre, "laissez descendre, poussez pas, écarter-vous, laissez monter" mais en italien... Les regards ont beau se fuir, inspecter une rive ou l'autre, se perdre dans les remous crème fouettée de l'eau, errer d'une vedette-taxi à moteur à une gondole noir et or - "le mythe est cassé, j'entends. J'ai vu un gondolier appeler sur un portable" - entre voisins serrés les uns aux autres, comme entre sardines en boîte, on se touche forcément, au moins des yeux. On s'inspecte mutuellement l'épiderme, le grain de la peau, sa finesse, sa couleur, ses ombres, sa pâleur, ses poils, ses plissotis, ses boutons, points noirs, et le reste... Pour les enfants que nos tailles adultes empêchent de respirer, c'est pire.

Souvenir de la petite fille que j'étais quand je suis arrivée pour la première fois, à Venise, au tout début des années 50. Après quinze jours de vacances en Autriche, son père s'était levé un matin en déclarant que la guerre était finie depuis plus de cinq ans et qu'il refusait d'être aux ordres d'une pluie cafardeuse. Sa femme, ses quatre enfants, leurs valises et lui s'étaient donc empilés dans la voiture. Direction : l'Italie. Ils avaient passé des cols

## NOUVELLE

de montagne. Quand la route longeait des abîmes, la mère enfonçait ses ongles dans les épaules de la petite fille. Ils avaient fait une pause dans les Dolomites, à Cortina d'Ampezzo, et avaient mangé de la polenta devant des aiguilles de rochers que son père et ses frères se promettaient d'escalader -un jour... La voiture une fois rangée dans un garage gigantesque qui rappelait une image de la tour de Babel, ils avaient déjeuné dans une trattoria vénitienne sur un balcon étroit, au-dessus d'un canal sombre qui sentait la vase. Je ne jurerais pas que du linge y séchait sur une corde, avec des draps, des serviettes, des culottes et des chemises de corps, mais c'est vraisemblable. Pendant ce repas, un sac d'épluchures de légumes et d'arêtes de poisson avait frôlé la tête de la petite fille. Il venait d'un étage au-dessus, et avait éclaté avec de grands plouf et de splendides éclaboussures dans les eaux du canal. Aux tables voisines, personne n'avait même sursauté. La chaleur était épaisse, Venise sentait le pourri, la famille comportait quatre jeunes enfants. Les parents avaient décrété Venise encore mal remise de la guerre et pris pension au Lido, dans un vieil hôtel à véranda de bois dont la peinture s'écaillait. On y servait au petit-déjeuner des pyramides de fruits comme ces enfants de la guerre ou de l'immédiate après-guerre n'en avaient jamais vu. Au pied de cet hôtel s'étendait du sable, une longue plage de sable brûlant qui ne connaissait ni chaise longue ni parasol, mais que bordaient de vieux eucalyptus argentés et forts en parfum... Ce premier séjour à Venise n'a laissé aucun souvenir de musée ou de monuments à la petite fille. Quand elle y retournera, des années plus tard, pour un séminaire de sociologie de l'art, il lui semblera découvrir la piazza San Marco, ses arcades, sa basilique bulbeuse, et son campanile dressé. Elle en déduira que sa mémoire avait été monopolisée par le volon-

tarisme de son père, des images de montagne, un paquet d'ordures, la beauté d'une plage et... une tortue. Coursée au bord de la mer par un de ses frères, cette tortue avait été rapportée à Paris dans une boîte à chaussures, percée de trous. Repas après repas, tout le temps du voyage, les enfants s'étaient appliqués à renouveler sa provision de laitue fraîche et, à peine rentrés chez eux, s'étaient souciés de rompre sa solitude en l'expédiant dans la baignoire rejoindre le poisson rouge qui y attendait leur retour. Seulement la tortue, transformée en bolide, n'avait fait qu'une bouchée de la queue frétilante de ce poisson dont, un instant encore, elle avait laissé flotter la tête ébahie.

Aucune tortue, aujourd'hui. Aucun animal lent et balourd, aussi corseté qu'un tank miniature, pour m'apprendre d'un coup de dent meurtrier qu'aucune guerre ne s'achève sans qu'une autre commence... Autour du vaporetto qui descend le Canal Grande, il n'y a que le ciel, le soleil, la mer. Et une suite de palais délicats aux façades colorées, ponctuées de fenêtres à l'ogive fine qui font penser à des notes de musique. Une corde neuve grince sur sa bitte d'amarrage. Quelques-unes de ses fibres de surface ont éclaté et brillent, tels des cheveux follets, blond vénitien. Le jeune homme qui s'occupe, toutes les trois ou quatre minutes, de tirer sur cette corde pour amarrer le vaporetto à un embarcadère ou pour l'en détacher, a le biceps bronzé et, sur les mains, des gants de cuir noir. Les jours suivants, j'en remarquerai dont les gants clairs, et non moins élégants, seront du genre "golf". Une jeune femme en portera, m'a-t-il semblé, en caoutchouc bleu roi. Après une nuit en train, je me sens sale et moulue. Mais je suis ravie d'être ici et subis les vagues humaines qui me ballottent, non comme une empoignade pénible, mais comme une embrassade d'accueil.

Une fois nos affaires déposées dans nos chambres, il est temps de déjeuner. Problème classique de la vie en groupe. Suivre le mouvement ? Ou faire bande à part ? En sautant le repas, je gagne du temps libre. Rendez-vous est pris à l' Arsenal, devant l'entrée de la Biennale d'Art Contemporain, but (ou prétexte ?) de ce voyage... Je marche devant la lagune, le long d'un quai plat, coupé de ponts qui jouent à saute-mouton au-dessus des canaux secondaires. La foule est dense. On lui vend des boissons, des journaux, des souvenirs. La lumière est intense. Rayonnante. Saturée d'azur et d'or. Quelle prétention insensée me pousse à chercher ici, dans un des lieux les plus connus du monde, quelque chose qui ne soit qu'à moi ? L'île de San Giorgio Maggiore se trouve juste en face, avec sa basilique blanche, conçue par le Palladio à l'image d'un temple grec, et son monastère attenant.

En février 1968, une jeune femme dont j'ai du mal à croire qu'elle était moi a participé à un congrès de sociologie de l'art, dans ce monastère, siège de la Fondation Cini. Que faisait-elle donc à ce congrès, elle qui ne serait jamais chercheuse – sinon de midi à quatorze heures, de cheveux à couper en quatre, et de petites bêtes imperceptibles pour ses proches... ?

Réponse : vivant accrochée à un stylo comme une moule à un rocher, elle avait adressé quelques nouvelles à Jean Duvignaud, écrivain et sociologue dont elle avait suivi les cours à la Sorbonne. Il lui avait répondu de Chebika, en Tunisie et conseillé d'écrire un roman plus facile à faire éditer. À son retour, il l'avait publiée dans sa revue, "Cause Commune", et invitée à participer à plusieurs de ses séminaires, dont ce congrès à San Giorgio Maggiore... De Venise, elle avait envoyé cette carte à ses enfants : un chat faisant le gros dos sur le Rialto qui faisait lui-même le gros dos au-des-

sus du Canal Grande... Mais le congrès ? Quels souvenirs garde-t-elle du congrès ? D'abord ceux de conférences, de débats, de présentations de dramaturgies off, de radios libres, d'avant-garde en art graphique et de films underground -des films canadiens notamment, remplis de détails quotidiens, comme vus à la loupe... Elle y avait entendu exalter la subversion, l'imagination au pouvoir, la liberté de créer et de penser, l'expérimentation et l'attention au monde en train de s'inventer. Mais elle y avait aussi appris que "les Noces de Cana" de Véronèse, l'énorme tableau du Louvre, avait été enlevé par Napoléon au réfectoire de San Giorgio. Des hommes à l'esprit libre pouvaient à la fois interroger la culture, et en plaisanter avec leurs voisins et voisines de table. À l'Accademia, ils lui avaient présenté "La Tempesta" de Giorgione ; au Correr, "Les Courtisanes" du Carpaccio, tableau rebaptisé "Les deux dames Vénitienes", et, devant la statue équestre du Colleoni, les guerres européennes au XVIe siècle... Il avait été question qu'elle intervienne, mais une demi-journée de colloque avait dû être supprimée... Elle se demande, aujourd'hui, si, prenant la parole en public, elle aurait eu le cran d'évoquer ce qui lui arrivait. Passée, en un vol d'avion, d'une existence de mère de famille dans un trois pièces en banlieue parisienne à quelques moments partagés avec des intellectuels aussi curieux et ouverts que Georges Pérec, Edgar Morin, Jean Bloch-Michel, Pierre Scheffer, Jean-Jacques Lebel, elle s'était sentie plus secouée par leur contact que par n'importe quel film d'art et essai, mise en scène théâtrale de nudités et de cris, ou exhibitions en galerie, combinant provocations, récupérations et détournements... Quand sonna la fin de cette re/création, la jeune femme s'en retourna à ses amours d'enfants et de mari. Mai 68 allait l'y cueillir au tournant.

## NOUVELLE

Aujourd'hui qu'aux éternelles rides de l'eau et des marbres s'ajoutent celles de mon âge, je suis à Venise pour la Biennale d'Art Contemporain 2011, appelée "Illuminazioni" par un jeu de mot que la guide officielle, qui n'appartient pas à notre groupe, souligne dès l'entrée de l'Arsenal.

- Dans Illuminazioni, dit-elle, il y a IllumI et Nazioni... Une façon d'exprimer que le contexte politique et social ne laisse pas indifférent l'art contemporain mis en lumière dans cette Biennale... Allez, on avance !

Dans la première salle de l'Arsenal, une ribambelle de façades d'armoires vieillotées, balafrées, et déglinguées, disposées en forme de paravents... une toute petite et très antique maison chinoise, nichée en hauteur, de celles qu'on appelle "pigeon houses"... Je suis la guide, vois ce qu'elle nous dit de voir et écoute ses paroles -jusqu'au moment où je me découvre fascinée par tout autre chose- : l'immense salle à hautes colonnes galbées où nous venons d'entrer et à laquelle je trouve une ampleur de temple égyptien.

... Intermède sur cet Arsenal de la République Sérénissime, dont la salle de La Corderie où nous nous trouvons n'est qu'un élément. Sa construction a commencé en 1104. Plus de neuf cents ans nous y contemplent donc. Ses bassins et ses bâtiments sont entourés de trois kilomètres de murailles crénelées de briques rouges. Il fut entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles, la plus grande usine du monde. Le travail à la chaîne y a été pratiquement inventé. Jusqu'à seize mille ouvriers, tous corps de métiers confondus, y ont travaillé. Un bateau par jour en sortait. Entre deux conflits, les galères militaires étaient utilisées pour le commerce. Quand on a voulu l'embellir à la Renaissance, d'authentiques colonnes antiques y ont été transportées. Je veux croire qu'il s'agit de celles qui m'impressionnent...

- Cessez de vous distraire ! devrait me gronder la guide si nous étions en classe.

Mais il faut plus qu'une tête en l'air pour déranger celle qui poursuit sa récitation apprise par cœur. Me remettant à l'écouter, je suis frappée par l'aspect autoritaire -limite sectaire, au moins impérialiste- des paroles. Jamais d'interrogation ou de curiosité devant les œuvres qu'elle présente. Rien que louanges convenues. Il n'est à chaque fois question que de projet conceptuel et des techniques employées. Toutes les dizaines de phrases, on vous précise "ce que l'artiste a voulu" et "ce que les visiteurs sont invités à voir".

Une fois lancée dans le "mauvais esprit" (enfant, on m'accusait de "faire la forte tête") j'entends :

- La chose particulière de cette artiste c'est sa façon de travailler : elle se sert de matériaux autour d'elle...

Un ricanement lui répond sous mon crâne :

- Ah vraiment ? cette artiste se sert de matériaux autour d'elle ? quelle originalité ! mais pour qui nous prend-on ? Pour un troupeau, bien sûr...

Un autre artiste est censé "chercher à nous faire voir la différence entre lumière naturelle et lumière artificielle". Merci bien, cher artiste !

Plus loin, nous nous trouvons devant une longue et étonnante sculpture composée de matériaux hétéroclites à allure de dragon. Je prends plaisir à la regarder sous différents angles quand j'entends expliquer que "les chambres à air qu'il comporte sont liées à la figure de l'homme et les rubans à celle de la femme"... Et ça se pique d'avant-garde !

Ailleurs Mondrian a été mis en kit, ou plutôt en gommettes géantes pour classes de maternelle... Plus loin, il y a la reproduction en cire d'une statue qui fendra tout le long de la Biennale... Des projections d'eau de Javel sur des panneaux de soie sauvage d'une dizaine de mètres de haut qui, vues de loin, donnent l'im-

pression d'épis de blé... Des escaliers fabriqués en verre à miroir qu'on nous dit "inspirés des escaliers du Tintoret" et sur lesquels l'artiste "est intervenue par des projections de peinture et des bris de verre"... Quand même ! Pour peu qu'on ait dans l'œil même une très mauvaise reproduction de la "Présentation de la Vierge" par le Tintoret, comment ne pas s'agacer ?

Qu'on ne s'y trompe pas. Je n'ai rien contre un art ouvert aux multimédia. -Qu'il emprunte à la mémoire autant qu'à l'invention- bien sûr. Le faux-semblant m'intéresse. L'hétéroclite aussi... Et le chaotique, la matière amoncelée, abîmée... Je suis sensible à l'usure, la salissure, la fragilité... Bref, à tout ce qui vous met le nez sur les violences, les angoisses, les incohérences, les rêves de métamorphose du temps présent et ses efforts pour produire quelque chose... Je n'ai aucun mal à admettre qu'un artiste, qui en a la place, fasse une collection internationale de poubelles. Donner à voir des

objets devant lesquels on passe tous les jours sans faire attention -parfait.

Ce qui me manque ici, et me manque gravement, c'est l'absence dans le discours qui présente cet art -dont l'ambition affichée est de monopoliser le nom d'"art contemporain"- de toute référence à l'émotion, l'intime, l'incertitude, bref à la complexité, pour se limiter à une fiche signalétique cent pour cent cérébrale. Comment s'appelle cette œuvre ? en quoi est-elle faite ? quel est le nom de son auteur ? quelle idée veut-il faire passer ?

... Oh, je sais bien que Duchamp... Oui, Duchamp... Justement Duchamp, "peut-on faire des œuvres qui ne soient pas d'art ?"... N'est-ce pas réduire grossièrement cette réflexion qu'utiliser sa "Fontaine", refusée en 1917 par la société des artistes indépendants de New-York, comme alibi pour tout ce qui est rentable : le simplisme, l'enfumage des foules, la paresse émotionnelle et manuelle de certains artistes, et leur soif de se faire prendre pour des



## NOUVELLE

intellectuels, doublés d'hommes d'affaires ?

Après-midi dans les Giardini ( les jardins) à naviguer du pavillon d'une nation à un autre. Je ne suis cette fois aucun guide. Je ne suis que moi. Simplement moi. Avec un plan pour m'aider à me repérer. Il fait beau, et même chaud. Des groupes pique-niquent au bord d'un canal. D'autres s'offrent au soleil ou le prennent, question de point de vue. On mange et on boit dans un bar tout en lignes obliques et fracassées. Des jaunes fluo s'y combinent à des noirs et des blancs intenses...

Dans ces jardins publics qui ressemblent à un grand parc d'attractions sous les arbres, un certain nombre de nations possèdent, depuis des dizaines d'années, des "pavillons" à l'architecture variée. Pendant la Biennale d'art contemporain, chacun de ces pavillons abrite une installation d'Art contemporain. De là à prendre l'œuvre présentée dans un pavillon pour l'image -une sorte de drapeau- de la nation qui héberge cette œuvre, il n'y a qu'un pas que je franchis avec naïveté. Est-ce que "pavillon" ne signifie pas à la fois drapeau, et construction légère ?

J'en parle à Annick - ou Sylvie ? - que je croise :  
- Non mais... tu as vu comment la Suisse se présente ? N'est-ce pas incroyable ?

Annick -ou Sylvie ?- m'explique gentiment que je n'ai rien compris. La Suisse, pour reprendre mon exemple, ne "se présente" pas, comme je le dis, à travers l'œuvre qu'elle héberge. Elle invite simplement un artiste -en l'occurrence Thomas Hirschhorn- à exposer une de ses créations dans ses murs.

- C'est clair ?

- Limpide.

Je sais désormais qu'il ne convient pas de faire d'amalgame entre la nation invitante et l'œuvre exposée. Ce qui ne m'empêche pas de poursuivre mon jeu. Quelle image plus ou moins consciente, une nation donne-t-elle d'elle-

même, en montrant telle ou telle œuvre ?

Pour la Suisse, ça me semble en effet incroyable. Le pays de la rigueur, de la banque et du chocolat ferait-il des cauchemars de déménagement ? Du sol au plafond, il n'y a dans son vaste pavillon qu'objets enrubannés de scotch brun, papier kraft, papier bulle et carton d'emballage. Tout sens dessus dessous, comme dans mon atelier et celui d'une dizaine d'autres artistes quand, en juillet dernier, nous avons dû mettre les bouts pour cause d'expulsion... Les États-Unis, eux, s'habillent en temple grec, écrivent leur nom en lettres latines, chantent Gloria, confondent tank et tapis de jogging, guerre et sport, orgue et distributeur automatique d'argent... La France renonce au volontarisme, voire aux "idées claires et distinctes" de notre Descartes, pour parler chance et hasard... La Corée du Sud exhibe des uniformes militaires joliment fleuris, des leurs scintillants, des impacts de balle dans des miroirs, et différentes phases d'une lutte entre un homme et un robot... La Grèce se montre nue et primordiale -murs blancs et étendue d'eau- comme ses dieux antiques et ses villages traditionnels. Réduite à presque rien... La Belgique voit double et angoissé. N'expose-t-elle pas une série d'œuvres composées de deux plaques de verre superposées, chaque plaque étant peinte différemment ? L'effet peut être intéressant. Mais est-ce que l'ensemble ne risque pas de se casser et de se dédoubler ?... Au Venezuela, on se moque du monde. De notre monde. Une fresque murale colorée présente, sous forme de figures humoristiques, quantité de nos personnalités contemporaines ou mythiques... La Russie affiche sa nostalgie de cohérence en plaçant, au centre de la salle principale, un des faisceaux composés de quatre poteaux, massifs et costauds, faits d'un bois ligneux, noirci par le temps et les mouvements de l'eau, qui servent ici, à Venise, pour l'accostage des vaporetto. Plus loin, tout se délite

: kaléidoscope et labyrinthe d'images... Le Japon n'a pas fini de digérer sa dernière catastrophe. On entre en effet dans un pavillon plongé dans le noir. Une main invisible vous guide jusqu'à ce qui, une fois la lumière revenue, se révèle être la margelle d'un puits apparemment sans fond. La pièce apparaît alors ceinte d'un film d'animation figurant des démolitions, suivies de gigantesques déferlantes... Israël part éternellement en exode. Au départ, de vieilles godasses enfoncées dans la neige et le givre. À l'arrivée, une plage de Méditerranée. Et entre les deux, la tuyauterie et les robinets d'une conduite de gaz... Tchek et Slovak Republics : glaces déformantes et choses cassées ... Brésil, image de déchets, graffiti pauvre, tête de poisson dans du sel. "Hao no funciona"... Serbie, bizarroïde. Entre autres images surréalistes : une barque avec des roues, une svastika retravaillée pour évoquer l'aigle d'Autriche-Hongrie, une autre svastika en biais et en rouge... La Hongrie, byzantine et illuminée... La Finlande déclare "all structure are instable". De la peinture blanche recouvre d'anciens graffiti... L'Allemagne s'est transformée en chapelle funéraire. En hommage à un acteur et metteur en scène... L'installation du pavillon de La Grande-Bretagne s'appelle "I impostor" (moi, l'imposteur) On y entre au compte-goutte. Au bout de dix minutes, je renonce à faire la queue. Je lirai qu'il s'agissait d'une maison turque imbriquée dans des ruines anglaises...

... J'ai raté plusieurs pavillons. Tant pis. Assez de dispersion pour la journée. Une bière solitaire via Garibaldi ramène mon troisième séjour à Venise. La jeune femme que j'avais été, et qui, à peine majeure et licenciée de sociologie, s'était jetée à cœur et corps perdus dans un mariage d'amour, venait d'être rejetée par ce mari pour quelques mots, d'une importance vitale pour elle, qui relevaient, selon lui,

de l'intolérable. Un gap culturel entre époux qui, vu avec le recul du temps, s'inscrivait, à quelques nuances près, dans le grand remue-ménage des années 70. Leur divorce venait d'être prononcé quand, pour la troisième fois, elle vint passer quelques jours à Venise. Elle y logeait sur l'île de la Giudecca, à l'hôtel Cipriani où la grande entreprise de communication dans laquelle travaillait son nouveau compagnon tenait une réunion internationale sur l'innovation, aussi solennelle que festive. L'hôtel était le luxe même, mais les fenêtres de leur chambre ouvraient sur la campagne et des cultures maraîchères. L'emploi du temps de la visiteuse fut simple. Courir dans la journée au hasard des rues, des campi, des églises, des musées... Flairer seule la ville... Puis rejoindre, en début de soirée, les cadres sup' pour un apéritif au caffè Florian et un dîner dans une trattoria à la mode, avant de finir la soirée au Harry's bar où elle crut se distinguer en "piquant" un cendrier -un geste inscrit en réalité dans la sociologie de cette époque et de ce milieu-

Une autre année (les temps désormais se chevauchent, je n'en retrouve plus les dates) elle est retournée à Venise pour le Carnaval avec son second mari et quelques amis. Le brouillard et la bruine brouillaient le regard sur la ville. La Piazza était couverte d'eau. On y marchait sur des planches qui ne protégeaient qu'à peine. Remontant depuis vos orteils, un froid mortel vous gagnait tout le corps. On ne se sentait plus. On en devenait irréel. Merveilleuse raison pour s'enfoncer toujours plus loin à la rencontre des grands masques costumés de dentelles, de satin, de plumes et de soie qui parcouraient les rues et les campi, en tournant sur eux-mêmes pour bien se faire voir. Des marquises en loupes de velours noir et perruques enfarinées faisaient de l'œil à des Casanova, coiffés de catogan et

## NOUVELLE

juste évadés des plombs en bas de soie et chaussures à talons rouges. Des Pantalons tiraient des nez de carton peint pas possibles. Des Arlequins faisaient la roue et explosaient en bigarrures. Des Colombine livides, vêtues de velours pâle et de mousselines arachnéennes, dansaient au-dessus de ponts en arcade. Le centre de la ville n'était que vertiges, élégances et exhibitionnisme. La neige tombait sur la lagune, comme pour voiler de gaze ces apparitions, aussitôt suivies de disparitions... Les flocons cessaient-ils que la brume vous glaçait jusqu'à l'os, sans pour autant vous empêcher de regarder éperdument, ou de vous montrer follement. Cette quatrième fois à Venise, elle avait poussé jusqu'au ghetto, et avait vu Othello à la Fenice.

Pour son cinquième séjour à Venise, son mari et elle avaient été invités à coucher dans un des vieux palais du Canal Grande, près de l'Accademia et du musée Guggenheim. Là, c'était bien comme le disaient les livres. Les proportions étaient superbes, mais les peintures du rez-de-chaussée moisies, et l'ancienne salle de bal, presque vide en prévision de la prochaine inondation. L'ensemble faisait sordide et suranné. La propriétaire âgée y reprisait des bas, collée à un petit radiateur, car chauffer cette invraisemblable baraque coûtait les yeux de la tête.

... Ris de l'eau. Ciel grisé. Une mouette crie. Bruit répétitif de vaguelettes venant frapper les pieux nécessaires à l'accostage des vaporetto. On dirait cent mille tapotements d'ongles... Rien que pour arriver sur ce quai depuis le centre de Venise, je me suis perdue plusieurs fois. Chaque place de Venise a son église et son puits scellé et sculpté. Les rues et les canaux se tortillent entre ces places. Les culs-de-sac sont nombreux. Venise est un labyrinthe, je viens d'en refaire l'expérience. Deux hommes à qui

je demandais mon chemin m'ont escortée jusqu'à la piazza San Marco. L'un d'eux m'a dit aller à Paris au moins une fois par mois. Il y jouerait au poker et au casino... J'ai eu du mal à trouver le départ de la ligne directe pour San Giorgio. Hier, j'avais pris un vaporetto qui faisait le grand tour par la mer. Il lui a presque fallu une heure pour me déposer à San Giorgio. À temps pour apercevoir le cloître du monastère à travers la grille, mais la basilique dans laquelle je voulais entrer venait de fermer. Devant le banc où je suis assise, une photo de la façade du Palais des Doges, quasiment blanc sur blanc, digne et superbe, cruel et carcéral... D'autres images en désordre dans ma tête : le vermeil léger d'un coucher du soleil sur la lagune tandis que je léchais un cornet de glace au yaourt... une lessive à dominante rouge étendue à sécher à travers une rue étroite... notre marche à travers une Venise bleu nuit et peuplée d'ombres, avec Annick et Danielle... Punta de la Dogana, les jouets de plastique que Jeff Koons a reproduits en gigantesque et en acier... à l'Accademia, un Dieu aux bras ouverts en demi-cercle pour accueillir une Vierge pensive... une "Annonciation" de Véronèse où la Vierge se montre aussi effrayée que le pape juste élu dans le dernier film de Nanni Moretti... Jan Fabre -en Christ mort- à Santa Maria della Misericordia qui oblige ses visiteurs à chausser des patins pour s'engager sur son parquet doré et approcher de ses quatre cerveaux hypertrophiés et de sa "Pietà" à tête de mort... Pollock à la fondation Guggenheim dont les toiles se changent soudain en tourbillons d'étoiles et de fluides, en trémoussement d'atomes, en mouvements hallucinés de corde à sauter, jusqu'à ce que, le dripping devenant truc, le miracle cosmique tourne court... des photos à la fondation Vuitton : de l'eau qui coule confrontée à un bateau qui coule, des chutes de maisons à celles du Niagara... au palais Grassi, trois peintres

contemporains : le Roumain Adrien Ghenie, Philippe Perrot et ses jaunes crémeux d'où la vie sort comme d'un œuf, Marlène Dumas et ses humains ramenés, avec grâce et puissance, à de violentes expressions baveuses... une vidéo aussi -de qui?- évoquant la rencontre extatique sur une terrasse d'hommes, d'enfants et d'oiseaux... Ah, j'allais oublier ! Dans le grand salon de la fondation Prada, le plafond est si opulent, si tape-à-l'œil qu'en y entrant je n'ai fait attention qu'à lui. Un de mes pieds en a profité - le mal appris ! - pour entrer dans un des plats, bas et rectangulaires, remplis d'une eau sombre, qui composaient une installation au sol. Ce pied dans le plat a provoqué un petit scandale, mais bon, on ne me l'a pas coupé. J'ai donc pu venir ici où j'échange quelques mots avec d'autres touristes qui attendent aussi - ah vous avez fait ? vous connaissez ? et alors c'est bien ? on ne me l'a pas conseillé, mais vous, vous trouvez... ? non, moi, voyez-vous...

Quand mes voisins s'en vont, je tire de ma poche le papier sur lequel j'ai noté deux graffiti au pochoir, remarqués sur deux ponts différents.

KILL ALL ARTISTS sur l'un.

Et sur l'autre :

ANONYMOUS

STATELESS

IMMIGRANTS

PAVILLON...

Bienfait, après cette overdose d'images, de mots, et d'impressions, de m'asseoir dans la basilique de San Giorgio et d'y attendre que la

petite fumée d'Anish Kapoor sorte de son chaudron et s'élève vers le dôme et au-delà. "Du spirituel dans l'art" - merci à Kandinsky pour cette expression. Et merci à Anish Kapoor qui me la rend plus vivante que Kandinsky lui-même. Je reste assez longtemps pour saisir en détail le déroulé du mouvement. Il y a d'abord quelque chose qui s'agite et se tortille. Quelque chose comme une brume convulsive qui rampe en tourbillons autour du chaudron placé à la croisée de la nef et du transept. Quelque chose en travail. Quelque chose d'obstiné, à la recherche d'on ne sait quoi... Et tout à coup, ce quelque chose prend forme, altitude, direction, sens... Une vapeur gris tourterelle s'élève et monte, monte, monte, en dansant, sans effort ni tension. S'agit-il d'une inspiration ? d'un sentiment ? d'une action ? d'un instant de grâce ? Ou tout bonnement d'un moment de vie plus fort ?... j'y vois tout ce qu'on veut. Ce qu'on peut, plutôt. Ce qu'on porte en soi. Ce qu'on traîne avec, autour et derrière soi et qui, parfois, par bonheur, nous entraîne à nous dépasser. Après, bien sûr, cet élan retombera. Bien sûr, il se cassera à nouveau. À nouveau, il s'éparpillera en désordre à ras de terre, avant d'à nouveau... De l'aérien plus léger que l'air.

Mon dernier voyage à Venise, avant celui qui s'achève ce soir, fut également plus léger que l'air : je ne l'ai jamais fait, et mon père non plus, mais nous en avons beaucoup parlé. " Et si on allait à Venise ? " me proposait-il encore, la veille de sa mort, à quatre-vingt dix-huit ans.

**Béatrice NODE-LANGLOIS.**